L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureau, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE, 7 JANVIER 1883.

BULLETIN ARTISTIQUE.

Au moment où je commence ce Bulletin—avec un ciel gris et maussade, par une humidité agaçante qui ne prête guère d'élan à la plume—quelques heures seulement nous séparent de la reprise de Robert le Diable. Oui, c'est ce soir, samedi, que reparaît au répertoire le premier (en date) des quatre chefs-d'œuvre du maître. Je regrette doublement que cette reprise importante et fort attendue ait lieu ainsi un samedi. Doublement, ai-je dit, et je m'explique. En effet, je vois là d'abord une faute administrative que j'ai déjà signalée, faute relativement à la soirée. La soirée du samedi est essentiellement fashionable, on le sait. C'est elle qui par dessus toutes, change la salle en salon, et les loges en petits cercles, où l'on papotte, où l'on cause de tout et de rien. C'est le triomphe des habits noirs et des gilets en cœur ouverts à deux battants. Chanteurs ou comédiens ont beau s'évertuer, on ne les écoute alors que négligemment, d'une manière intermittente; ils ne doivent guère prétendre qu'à être l'accompagnement des conversations qui s'entrecroisent, des flirtations qui se poursuivent. Battements d'éventails et bravos ne sont alors que phénomènes nerveux ou mécaniques.

A ce rendez vous on est généralement fidèle. Ces petits salons improvisés, éparpillés dans la salle de l'Opéra, exercent, à parler vrai, une influence sur la recette beaucoup plus victorieuse que celle d'aucun programme. Aussi cette recette là se maintient-elle presque continuellement à une très jolie moyenne, et la plus piètre affiche n'y porterait guère atteinte.

Le directeur n'a donc pas besoin, de se creuser profondément l'esprit pour son spectacle de ce jour. Je ne veux pas dire que pour cela il doive servir aux abonnés son vieux fond de magasin, de rossignols; mais il devrait au moins ne pas prodiguer les meilleures ressources de son répertoire à ce samedi, productif toujours, où l'attention se détend si aisément, et réserver celles-ci pour les jours douteux, flottants où il faut de fortes incitations pour entraîner la foule au théâtre.

Puis—et ici je plaide ma cause et vous vous direz, si bon vous semble, que le bout de l'oreille perce—il m'est impossible, après minuit, de donner place, dans ma revue hebdomadaire du dimanche, à cette représentation du samedi soir presqu'invariablement la plus saillante de la semaine.

Une fois de plus le lecteur voudra donc bien m'excuser si je ne m'occupe point, ou si je m'occupe peu de l'exécution de *Robert le diable*, qui vraisemblablement finira vers une heure du matin.

Mais puisque je dois renoncer ou à peu près à ce compte rendu, permettez-moi de jeter un regard rétrospectif sur la grande partition de Meyerbeer, et d'écrire ici quelques détails ignorés peut être de la génération présente.

L'esprit humain est naturellement porté à la négation; un fond de jalousie, d'envie est dans cette tendance. Cela s'observe en tout et partout. Au théâtre, pour ne citer qu'un exemple, cette maladie, car c'en est une, prend des proportions imprévues, elle se propage avec une rapidité et une intensité qui déconcertent les plus solides praticiens. Le succès d'un artiste démange son camarade d'à côté, et à ces instants-là vous verrez sûrement celui-ci se gratter; c'est un prurit contre lequel il lui faut absolument réagir.

Robert le diable a soulevé tout d'abord cette négation. Que dis-je? l'opposition s'était faite tempête, et il faisait beau entendre les fortes têtes de l'orchestre de l'Opéra, l'Opéra de Paris, s'il vous plaît! Ces messieurs ne trouvaient pas de rire assez épanoui, assez narquois pour accueillir aux répétitions "l'œuvre extravagante"—ils l'ont dit et redit, les malheureux!—de cet ambitieux et vaniteux prussien, parisianisé, qui abusait de l'étrange, de la psychologie et du surnaturalisme; qui rééditait dans le drame lyrique toutes les énormités de l'école littéraire nouvelle de ces temps, le romantisme, &c, &c, &c.

Et les excellents virtuoses, agacés de ce qu'un "premier venu" prétendit ainsi changer leurs bonnes vieilles habitudes, et faire des plis aux roses de leurs couchettes, osaient à peine se regarder. Ils bridaient difficilement leurs sarcasmes; difficilement ils arrêtaient les salves de leurs lazzis. Ils se prémunissaient avec peine contre le débordement de leurs railleries.

Si bien que M. Véron, le directeur de cette époque, prévoyant une chute retentissante, et effrayé de s'être engagé dans cette inquiétante entreprise, avait exigé du compositeur, déjà millionnaire, un cautionnement de cent mille francs pour se garantir d'autant contre des pertes inévitables. Quelle sûreté de coup d'œil! qu'en pensez-vous?

Le "Bourgeois de Paris" avait fait mieux que cela. Il avait mandé à Paris un savant belge, un personnage dont l'autorité en matière musicale n'était pas mise en question; M. Fétis, célèbre déjà par un *Traité de contrepoint et de fugue*.

Il voulait que le théoricien fameux, le directeur du Conservatoire de Bruxelles entendît un peu ces énormités qu'un monsieur Meyerbeer avait accumulées dans une interminable partition en cinq actes. Fétis ne regretterait pas les fatigues du voyage; il s'amuserait beaucoup du novateur.

Et Fétis répondit effectivement à cet appel; il voulut se rendre compte de cette insanité servant de thème à tous les beaux esprits des coulisses de la rue Le Pelletier.

Mais voilà que les appréciations de M. Véron et de ses pensionnaires ne furent pas du goût de l'expert ainsi appelé. En homme sincère et de bonne foi qu'il était, Fétis écouta religieusement, et après avoir entendu la splendide composition à l'étude, maltraitée même avant d'arriver à la rampe, il se dirigea vite vers le cabinet de M. Véron et, coupant par le beau milieu le rire ironique qu'essayait déjà celui-ci, il lui dit, ou à peu près: Mon bien cher directeur, si vous m'en croyez, vous irez trouver immédiatement M. Meyerbeer, vous lui demanderez humblement pardon d'avoir ainsi douté de son ouvrage, d'avoir encombré sa route de tant d'obstacles, et surtout vous vous frapperez la poitrine en pénitence de lui avoir imposé un cautionnement, cautionnement que vous lui rendrez aussitôt. Vous êtes en face d'une œuvre originale et immense, sans parallèle jusqu'ici, et qui, n'en ayez doute, va produire, non plus une évolution, mais une révolution dans l'art musical.

Ce qui fût dit fût fait. M. Véron, en pécheur repentant, s'inclina devant le grand maître qui surgissait sur la scène du monde musical, pour la dominer, et le releva de ce ridicule et outrageant cautionnement.

Le jugement de Fétis se répandit vite, et pour longtemps messieurs de l'orchestre, honteux et confus comme maître renard, se condamnèrent à ne plus avoir d'esprit.... tout haut du moins.

Quant à *Robert*, nous savons ce que fût, ce qu'est sa destinée. Après avoir valu une fortune à M. Véron, son premier négateur, il enrichit partout les directions; il inspira, il créa même des artistes, et à cette heure jamais ce titre lumineux ne reparaît sur l'affiche sans piquer la curiosité, sans renouveler l'admiration.

Piquer la curiosité, ai-je écrit; effectivement, après plus d'un demi-siècle d'existence, *Robert le diable* n'a point vieilli. Il conserve sa jeunesse, sa saveur: il y a mieux, chaque fois qu'on l'écoute avec recueillement, on y découvre, à l'orchestre surtout, des beautés qui vous avaient échappé; et comment en serait-il autrement? Ce chant, cet orchestre sont si touffus que chaque fois qu'on y fouille, on y fait quelque découverte splendide. Là est la source véritable du drame lyrique; là le *fiat lux* pour le récitatif, avec sa couleur, son langage, son ampleur modernes.

Oui, *Robert*, contesté, raillé d'abord, est une de ces productions à gigantesque envergure qui étreignent, emportent, fascinent. Et dire que celui qui a donné cette merveille à l'art, dire que ce grand homme, dont la bonté égalait le génie, était troublé par de plates moqueries, comme celles que je rappelais plus haut, par les taquineries du plus infime frelon de la presse......

Si *Robert* est une de ces compositions tellement vastes, qu'il est malaisé d'en obtenir l'interprétation complète en dehors de Paris, et même à Paris, du moins elle sera exécutée ici, j'en ai l'espoir, d'une façon très acceptable pour plusieurs des pensionnaires de M. Défossez.

Si, ce qui est probable, je ne puis vous parler de ceux-ci après cette première soirée qui commencera tout à l'heure, je prendrai une revanche à la suite de la seconde.

La semaine qui se ferme a été un champ assez aride pour la critique. Sauf *Les Mousquetaires au couvent*, dont j'ai déjà noté la trop défectueuse représentation, nous n'avons eu que des ouvrages, intéressants à coup sûr, mais dont il a déjà été parlé encore et encore dans les comptes-rendus de semaine et du dimanche.

Il est vrai que la personnalité de Mlle Fouquet a prêté un nouvel intérêt à *Rigoletto*, mais j'ai déjà écrit aussi ma pensée au sujet de ce troisième début de la Falcon actuelle. Je n'y reviendrai pas aujourd'hui, pas plus que sur les autres artistes figurant dans cet ouvrage.

Toutefois, un mot sur des détails de mise en scène.

Il ne faut jamais faire fi de celle-ci; une négligence de régisseur, une omission par un artiste compromet fréquemment une scène qui, cependant, à cette exception près, avait heureusement marché.

Dans les situations dramatiques il faut rigoureusement se garder de quoi que ce soit qui puisse en distraire, et qui détourne le spectateur vers le rire. Or, comment s'étonner de ce que beaucoup sourient en s'apercevant, que Gilda est devenue brune aux bras de ceux qui l'enlèvent? L'émotion, la frayeur sans doute. Jusqu'ici elles avaient fait blanchir, elles brunissent aujourd'hui. Nous avons changé tout cela, répéterait Molière; notre époque multiplie les surprises.

A quoi bon, s'il vous plait, ce voile de Gilda qui tombe à terre, et qu'un choriste soigneux replace plus directement encore sur le chemin où va passer forcément le bouffon, à quoi bon, dis-je, la chute de ce voile, si Rigoletto ne doit pas même le voir? Pourquoi ne pas rappeler l'artiste aux exigences de la situation, aux bonnes traditions, si, trop envahi par le chant, il les oublie? Il y a là tout un effet, effet très puissant même, qui donne plus de couleur encore à cette impressionnante fin d'acte.

Et, au dernier tableau, qu'est ce que ce sac, qui devrait contenir le cadavre de Gilda, et que Sparafucile traîne vide, flasque? Et pour que le public n'en ait doute, l'égorgeur le replie sur lui-même, aux rires de la salle à laquelle on gâte ainsi un dénouement si saisissant. C'est du grotesque.

Et ne croyez pas que ce soient là des détails oiseux. Ils sont utiles, ils sont indispensables.

On vient de reprendre à la Comédie Française *Le roi s'amuse*. Eh bien! savez-vous le débat qui a eu lieu quand ont commencé les répétitions générales du drame de Victor Hugo? Il était arrêté tout d'abord et comme point de départ, cela n'avait même eu besoin d'être énoncé, qu'il était indispensable que le sinistre sac renfermât une femme; mais la discussion s'était engagée aussitôt sur ce point: n'est-il pas urgent, n'est-il pas absolument nécessaire, pour l'impression à produire, que cette femme soit Mlle Bartet, chargée du rôle de Blanche?

Eh bien! à peine l'idée avait-elle été émise, qu'elle n'était pas même débattue; qu'elle sautait aux yeux, ainsi qu'une vérité indéniable, et que tous l'adoptaient, Mlle Bartet la première, quoique la perspective ne fût pas bien réjouissante pour elle d'être ainsi empaquetée.

Cette scène finale de l'opéra n'a pas, bien entendu, les développements du dénouement de Victor Hugo; les exigences du drame lyrique rendent impossible le long monologue de Triboulet, et dans *Rigoletto* le visage de Gilda ne demeure pas sous les regards du spectateur, aussi longtemps que celui de Blanche dans *Le Roi s'amuse*. Je ne demande donc point à Mlle Fouquet de pousser le zèle jusqu'à s'insérer dans le lugubre sac, mais j'insiste pour qu'on le leste d'une créature ou d'un capiton quelconque. Mais le traîner affalé, comme un ballon qui a dégagé son gaz, cela est d'une jovialité que n'impose pas précisément la situation.

—L'un des directeurs les plus entreprenants des Etats Unis, et par conséquent du monde, M. Abbey nous amène une troupe de concert qui peut-être sera ici quand paraîtront ces lignes. On assure que ce petit groupe artistique est formé d'éléments d'élite; on parle même d'un ténor à voix merveilleuse dont Mme Nilsson a été la Christophe Colomb. J'ignore ce qu'il y a de vrai dans ces bruits, mais j'ai lieu de penser qu'ils reposent sur une base sérieuse. Dans tous les cas un fait est certain, c'est que le succès, un succès éclatant, attend M. Abbey, grâce à cet engagement de Mme Nilsson, l'une des plus grandes cantatrices de ce siècle.

Il ne s'agit plus ici d'une renommée faite de camaraderie, de bravos dus à la complaisance; d'une de ces petites personnalités de province que soutiennent les complaisances de la province, les liaisons du coin de la rue. Nous sommes en face d'un nom qu'entoure l'auréole de triomphes obtenus devant les premiers juges en fait d'art; nous nous trouvons en présence d'une femme d'intelligence supérieure qui—la chose est rare de nos jours—s'est livrée à des études musicales profondes avant d'aborder cette scène où elle allait trôner.

Cette éducation musicale est rare de nos jours—ai-je écrit; j'oserai presqu'ajouter qu'elle est l'exception. Combien en pourrait-on citer au théâtre, même sur les scènes du plus haut rang, qui possèdent en musique à peine des connaissances élémentaires, et dans la mémoire desquelles il faut loger, à force de les leur seriner—une certaine quantité de rôles—comme on pique des morceaux sur les rouleaux d'un orgue ou d'une boîte à musique.

Mme Nilsson n'a pas été ingrate envers la nature qui l'a si somptueusement douée; elle a ardemment, passionnément travaillé, et est arrivée à un résultat dont la beauté a captivé tous les publics, enchanté des compositeurs. Ce fût sur elle et sur Faure qu'Ambroise Thomas jeta les yeux quand il se décida à produire *Hamlet* dont la mise à l'étude avait été tant différée. Sa création d'Ophélie rivalise avec celle d'Hamlet; et quel éloge plus éclatant pourrais-je en faire?

C'est cette grande artiste—chanteuse et tragédienne—que nous entendrons mardi au théâtre St-Charles; c'est elle que je voudrais voir paraître, ne fût-ce qu'une fois, sur notre scène de l'Opéra, et précisément dans ce suave rôle d'Ophélie.

J'ai déjà plusieurs fois donné ici à M. Défossez le conseil de cette tentative; je le renouvelle; et j'ajoute qu'il ne saurait se soustraire à cet effort, quand même il n'aurait aucun doute sur l'insuccès. Il ne faut pas qu'il soit dit que la véritable Ophélie a passé par notre ville, et qu'il ne lui a pas été offert de reparaître sur une scène française pour y faire applaudir encore son talent dans une de ses plus délicieuses manifestations.

Je disais tout à l'heure que M. Abbey est de ceux qui servent le plus la cause de l'art aux Etats-Unis. Il en prépare une preuve nouvelle, pour le plus grand plaisir du public de New-York et du Nord.

Il a engagé pour le Metropolitan Theatre, en voie d'achèvement à New York, une troupe de grand opéra qui, entr'autres, compte déjà Nilsson et Gayarré, le ténor idolatré par l'Espagne, et dont la voix possède une qualité, un timbre, un volume et une étendue que reconnaissent tous les critiques.

On parle de prix fabuleux que M. Abbey aurait consenti à accorder à ses nombreux pensionnaires. La vue seule de ces chiffres cause le vertige, et on se demande quelle salle assez vaste, assez pleine peut permettre de se risquer au danger d'un tel budget.

C'est, au reste, par ces incroyables munificences que les Etats Unis cherchent à déplacer, pour ainsi dire, le centre du monde artistique, du monde musical surtout. Voyez ce qui se passe au Nord. Parfois en étudiant le personnel de certaines troupes lyriques qui y paraissent, vous êtes forcé de confesser qu'elles sont fort au-dessus même de la troupe de l'Académie de Musique de Paris, d'ailleurs en décadence manifeste depuis bien des années. En dehors de Mme Krauss personne, en vérité, qui soit véritablement une étoile dans ce riche cadre.

Mais si abondantes que soient les ressources de notre pays, si prêt qu'il soit à des prodigalités envers les têtes couronnées de l'art, il est à croire que ces extravagances d'appointements accordés aux artistes ne sauraient se maintenir. La plupart du temps elles résultent en pertes lourdes, écrasantes pour les impressarii, et ils finiront par ne plus vouloir brûler à cette flamme, si irrésistible que soit sa puissance d'attraction. A force de puiser à ces sources je crains beaucoup que les artistes ne les tarissent.

Et puis l'appétit des grands vient aussi aux petits, et ils prétendent aujourd'hui—avec un travail très limité—à des appointements dont ils n'avaient pas rêvé la moitié, alors qu'ils ne songeaient point à fixer parcimonieusement le nombre de leurs représentations. Or comme le public ne veut guère entendre à une augmentation dans le prix des places, les directeurs se demandent avec raison comment ils arriveront à la solution de ce problème.

La faute de ces prétentions, que ne justifient souvent ni le talent ni la beauté de la voix, est un peu au public. Trop indulgent, trop facile aux entraînements, il enhardit des médiocrités notoires, en leur faisant des triomphes qui ôtent tout leur prix à ceux qu'on décerne aux artistes d'une supériorité réelle. Cet excès de bienveillance est le plus souvent chèrement payé par le malheureux directeur; l'artiste en le semblant d'artiste invoque cette popularité factice, temporaire, et c'est autant à ajouter à la carte à payer par l'impressario.

Le sujet dont le nom commande recette est un oiseau rare. Je ne l'ai pas rencontré, pour ma part, depuis bien longtemps, et je ne vois pas pourquoi l'on paierait à une individualité, plus ou moins artistique, une somme qu'elle ne rapporte jamais.

Le public pourrait partiellement corriger cet abus, sans cesse grossissant, en se montrant moins débonnaire, en exigeant que l'artiste en donne pour l'argent qu'il palpe. Si l'on n'arrête pas cette marche ascendante, cette invasion ruineuse, il y aura un effondrement général dans les exploitations théâtrales.

Et comment arrive-t-il donc, me répondrez-vous, qu'il se rencontre toujours des individus prêts à tenter l'aventure et à jeter et leur temps et leurs capitaux dans ce gouffre? Argument qui n'est pas dénué de valeur, en effet, mais auquel on répondrait peut-être ainsi: Pour beaucoup cette vie du théâtre a des séductions telles que, malgré les plus rudes atteintes, ils aiment à y revenir. Les directeurs, ici et ailleurs, tombent comme capucins de carte; n'importe, d'autres viennent se dresser sur le sol déjà jonché de ceux qui sont à bas; les individus disparaissent, l'espèce reste.

—Je causais tout à l'heure avec un ami, venant tout droit de Mexico; homme de goût et d'esprit, ayant beaucoup entendu, chez lequel le sentiment de l'art est fort développé. Il me rapportait que le succès de la troupe de M. Grau avait été certain et fructueux là-bas.

Quand je dis "la troupe," je me trompe; c'est "les troupes" qu'il faudrait écrire—car M. Grau, toujours hardi et souvent heureux, a fait au Mexique, de même qu'aux Etats-Unis, de l'opéra-comique et de l'opérette. Pour chacun de ces genres il avait un sujet-mascotte: Théo et Capoul. Aussi les recettes n'ont elles pas cessé un seul jour de se tenir à un chiffre élevé; à l'heure qu'il est ce niveau n'a pas baissé.

Pronostic d'autant plus encourageant pour M. Défossez que Mexico n'a jamais possédé—je le crois, du moins—une troupe complète chantant le grand répertoire français.

—Nous avons en ce moment à la Nouvelle-Orléans l'un des comédiens les plus complets qu'ait produit l'école américaine, M. Joseph Jefferson.

Depuis longtemps déjà j'ai perdu de vue cet artiste, mais le souvenir m'en est resté bien présent, tant il m'a laissé une impression profonde. Chez lui peu ou point de cette exubérance qu'on rencontre chez beaucoup d'acteurs de la scène anglaise, et qui pousse à des exagérations dont on se lasse vite. Tout est étudié sur nature, tout est sobre, et procède de la vérité et d'un sentiment fin.

La Bruyère dit quelque part: On rit au théâtre en toute liberté; on s'y cache pour pleurer. Eh bien! qui va entendre Joseph Jefferson doit se préparer à cette double action, car en lui le talent comique égale le talent dramatique. Il vous contraint aux rires comme aux larmes; et cela souvent par un simple jeu de physionomie, par une simple intonation.

C'est demain au Grand Opera House que cet artiste commence son trop court engagement; il débutera dans le rôle de Bob Acres de la comédie, toute classique, de Sheridan: "*The Rivals*"; et après cette première carte de visite il reviendra à ses anciennes amours, à cette pièce où il a accumulé les effets à lui, et avec laquelle il a charmé tous les parterres pendant dix ou quinze années, et cela sans aucune intermittence: *Rip Van Winkle*.

Je m'empresse de saluer ce retour car j'ai toujours professé la plus haute estime pour ce talent d'un ordre supérieur.

—J'entrais tout à l'heure à l'Opéra pour entendre l'air d'Alice: *Va, dit-elle!* chanté, dans un excellent style, par Mlle Fouquet, quand j'ai appris que Mlle Bella, la danseuse, n'était point arrivée, et que, par conséquent, la scène de séduction serait forcément supprimée.

L'enfant avait raison. Un petit garçon qui, lisant sur l'affiche "Pas de séduction," s'imaginait que la séduction—titre d'un acte de *Robert*, croyait-il,—était retranchée. Dans le mot "pas" il n'avait vu qu'une négation, et le hasard a justifié son interprétation. Quand ce numéro paraîtra Mlle Bella sera probablement ici.

—La représentation au bénéfice de l'Union Française aura lieu dimanche prochain, 14 janvier. Le programme en est ainsi arrêté: *Galathée*, avec Mmes Hasselmans et Bernardi, cette dernière dans le rôle de Pygmalion; *Le Jour et la Nuit*, et un intermède où l'on entendra le duo de *La Reine de Chypre* par MM. Tournié et Delrat, le duo de *La Fille du Régiment* par Mlle Fouquet et M. Jourdan.

Je reparlerai de cette très attrayante soirée.

Tous mes remerciements à "l'Association pour venir en aide aux Asiles et aux Prisons" et au "Conservatoire de Musique" dont j'ai reçu les aimables invitations.

Le Conservatoire de Musique donne sa première soirée mercredi prochain.

A la réunion de l'Association des Asiles et Prisons, demain lundi, on entendra les orateurs suivants: MM. W. R. Lyman, Rév. Hugh Miller Thompson, Geo. W. Cable, Hon. H. N. Ogden.

P. S.—Le troisième acte de *Robert* finit à l'instant et c'est tout ce que je pourrai entendre de l'ouvrage. Notre troupe lyrique peut beaucoup mieux; j'attendrai ce mieux qui viendra assurément.

L. PLACIDE CANONGE.

La population oranaise est encore sous le coup de l'émotion profonde provoquée par un drame intime qui vient de se dénouer sur la jetée d'Oran. C'est l'éternelle histoire des amours contrariées, la légende classique qui commence par l'enlèvement, pour aboutir à cet épilogue sanglant: le suicide.

Un propriétaire d'Alger, âgé de trente-quatre ans, M. Valentin, était violemment épris d'une jeune Algérienne, Mlle Margelin, qui partageait son amour. Il l'enleva, il y a quelques jours, et se rendit avec elle à Oran. Malheureusement pour les deux amants, si leur amour était sans bornes, il n'en était pas de même de leur bourse, et quand ils se réveillèrent, au bout de quelques jours, du rêve charmant d'une lune de miel irrégulière, ils se trouvèrent sans ressources.

C'est alors qu'ils envisagèrent le suicide comme la seule issue possible à leur situation. Après une première tentative infructueuse, ils se rendirent, dimanche matin, à dix heures, sur la levée. Mlle Margelin enleva son corset, entr'ouvrit sa robe et noua son mouchoir autour de ses jambes. A son tour, Valentin s'attacha à elle avec une corde, puis appuyant sur le cœur de la jeune fille le canon d'un revolver, il pressa la détente.

L'infortunée, foudroyée, tomba à la renverse dans la mer, entraînant avec elle son amant, lequel se déchargea précipitamment deux balles, qui pénétrèrent dans l'os de la mâchoire.

Les détonations de l'arme éveillèrent l'attention des promeneurs. Le couple fut retiré de l'eau; mais sanglant, inanimé. Toutefois, la demoiselle, seule, était morte. Valentin, qui respirait encore et qu'on espère sauver, a été transporté à l'hôpital, où il est surveillé avec soin, car on craint, non sans raison, qu'il essaye de nouveau d'attenter à ses jours.

Au square des Arts-et-Métiers, Paris, un individu ramasse un objet qui lui arracha un cri de joie:

—Ah! la belle bague! Ce doit être un diamant.

—Mais oui, monsieur, c'est un diamant, et de la plus belle eau, je vous le certifie, car je suis bijoutier-horloger, rue Oberkampf, lui dit un passant.

Des curieux s'étaient assemblés, et l'horloger continuait à dire tout haut:

—Cette bague vaut au moins deux cents francs.

—Ah! ma foi, répondit celui qui l'avait ramassée, je la donnerais bien pour la moitié, car j'ai grand besoin d'argent.

—Achetez-la, dit l'horloger à un jeune homme à l'air naïf qui dévorait la bague des yeux; vous ferez une bonne affaire. Si elle cesse de vous plaire, vous me l'apporterez après-demain et je vous la rachèterai pour cent cinquante francs. Ah! certes, je vous assure que si j'avais de l'argent disponible chez moi aujourd'hui, je ne vous la laisserais pas prendre à ce prix.

—Attendez-moi un instant, dit alors le jeune homme amateur de la bague. Je vais chez mon père, qui habite à côté, rue Notre Dame-de-Nazareth, chercher les cent francs.

Le jeune homme revint au bout d'un quart d'heure, s'approcha de l'individu à la bague et lui sauta au collet en criant: "Arrêtez-le! arrêtez-le!"

L'homme à la bague voulait se dégager pendant que son compère l'horloger se sauvait dans la direction du boulevard; mais il fut maintenu par le jeune homme jusqu'à l'arrivée des gardiens de la paix, qui le conduisirent au bureau de M. Aragon, commissaire de police, et le jeune homme, M. Charles X......, employé de commerce, raconta ce qui s'était passé. Sur le conseil de son frère, auquel il avait demandé les cent francs pour acheter la bague, il avait fait arrêter cet individu.

Cet escroc a refusé de dire son nom et celui de son complice l'horloger.

Plusieurs vols de ce genre ont été commis dans le quartier, sans doute par les mêmes individus.

Un chien traversait la place Saint-Sulpice, à Paris, tenant dans sa gueule un large panier. Il se rendait chez le boucher, selon son habitude quotidienne. C'était un fidèle commissionnaire qui ne faisait jamais danser l'anse du panier. Dans ledit panier se trouvaient la note et le porte-monnaie.

Un individu d'assez mauvaise mine vint à passer, et avisant le porte-monnaie, il s'en empara avec prestesse. Un locataire de l'hôtel Saint Joseph, placé à sa fenêtre, avait été témoin du larcin. Il n'avait pas eu le temps de crier: "Au voleur!" Il descendit, néanmoins. Mais il y avait eu un autre témoin, un bouledogue qui se mit à la poursuite du larron, lequel avait pris la rue Saint-Sulpice. Il saisit le fuyard par la blouse et tint ferme. Son collègue, laissant le panier, vint lui prêter assistance. L'homme se débattait vainement entre les deux chiens, qui ne voulaient point lâcher prise. Les cannes allaient s'abattre sur les intelligentes bêtes, lorsque le locataire de l'hôtel Saint-Joseph survenant, raconta à deux gardiens de la paix ce qui s'était passé. C'est ainsi que notre voleur a pu être arrêté.

Le concours régional hippique aura lieu, en 1883, à Caen, dans la deuxième huitaine du mois de juin. La région comprend les départements: du Calvados, de l'Eure, d'Eure-et-Loir, de la Manche, de l'Orne, de la Sarthe et de la Seine-Inférieure.

LA RAGE

Nous extrayons, d'une très intéressante étude de M. Henri de Parville sur les nouvelles découvertes de M. Pasteur, dans le *Journal des Débats* du 21 décembre, les passages suivants, qui ont trait à la rage:

M. Pasteur mène de front tous ses travaux et avec le même succès. Il offre certainement un exemple unique dans l'histoire de la science; jamais on n'a vu une seule personne produire autant, doter son époque de découvertes successives aussi capitales dans un temps aussi court. A peine de retour du Midi, il vient de communiquer à l'Académie des Sciences des faits précieux qui contribueront à élucider ce problème toujours insaisissable jusqu'ici de la rage. Ces nouvelles recherches ont été présentées en son nom et en celui de MM. Chamberland, Roux et Thuillier.

De toutes les maladies, la rage paraît être celle dont l'étude offre le plus de difficultés; l'observation clinique est impuissante; la signification de la moindre tentative expérimentale se heurtait à des doutes insurmontables. La salive était la seule matière où l'on eût constaté la présence du virus rabique; mais la salive inoculée par morsure ou par injection directe dans le tissu cellulaire ne communique pas la rage à *coup sûr*. En outre, si la maladie se déclare, on ne sait pas au juste la durée de l'incubation. Par suite, si l'on veut porter un jugement sur des expériences d'inoculation dont les résultats sont négatifs, on craint toujours d'être en face d'expériences avortées ou de n'avoir pas maintenu assez longtemps le sujet en observation. Et puis, si l'on joint à ces circonstances la difficulté de se procurer à volonté du virus, la répugnance et le danger de manier des chiens rabiques, on conçoit aisément que l'étude de la rage soit faite pour déconcerter. M. Pasteur a levé ces difficultés. Il a trouvé une méthode sûre et rapide d'expérimentation.

Elle se résume en deux propositions: 1° *le système nerveux central est le siège principal du virus rabique;* on peut l'y recueillir à l'état de pureté parfaite; 2° *la matière rabique inoculée, prise à la surface du cerveau à l'aide de la trépanation, donne la rage sûrement et rapidement.* C'est en employant cette méthode que M. Pasteur et ses collaborateurs sont parvenus à dégager les faits que nous allons brièvement indiquer.

La rage mue aussi bien que la rage furieuse, plus généralement toutes les formes de rage procèdent d'un même virus. Les symptômes rabiques sont essentiellement variables; il y a tout lieu d'admettre que leurs caractères propres dépendent de la nature des points du système nerveux, encéphale et moelle épinière où le virus se localise et se cultive.

On rencontre dans la salive rabique le virus associé à des microbes divers. La mort peut être déterminée par le virus ou par le microbe déjà étudié par M. Pasteur sous le nom de *microbe de la salive*. (On sait que la salive de l'homme et de l'enfant peut être virulente; elle peut rendre malade et tuer par inoculation. La mort est encore produite par un développement exagéré du pus.

Le bulbe rachidien d'une personne morte de rage, comme celui d'un animal quelconque, est toujours virulent. Le virus se retrouve également dans tout ou partie de l'encéphale, dans la moelle et même dans toutes les parties de la moelle. La virulence est partout la même, tant que les matières de l'encéphale ou de la moelle ne sont pas envahies par la putréfaction. M. Pasteur a pu conserver un cerveau rabique, avec toute sa virulence, trois semaines durant, à une température voisine de 12°.

Pour développer la rage rapidement et sûrement, il suffit d'inoculer la matière virulente à la *surface du cerveau* dans la cavité arachnoïdienne à l'aide de la trépanation. On obtient le même résultat par l'inoculation du virus par dans le sang. La rage se déclare au bout de 6, 8 ou 10 jours. C'est fatal!

La rage communiquée par injection dans le système sanguin offre très souvent des caractères différents de ceux de la *rage furieuse* donnée par la morsure ou par la trépanation; il est vraisemblable, pense M. Pasteur, que beaucoup de cas de *rages silencieuses* ont dû échapper à l'observation. Dans les cas de rages qu'on pourrait appeler *rages médullaires*, les paralysies promptes sont nombreuses, la fureur souvent absente, les aboiements rabiques rares; par contre, les démangeaisons sont parfois effroyables. M. Pasteur présume que dans les inoculations par le sang, la moelle épinière est la première atteinte; le virus s'y fixe d'abord et s'y multiplie.

L'inoculation, non suivie de mort, de la salive ou du sang de rabique par injection intraveineuse chez le chien ne préserve pas ultérieurement de la rage et de la mort à la suite d'une inoculation nouvelle de matière rabique pure faite par trépanation ou par inoculation intraveineuse. Ces résultats contredisent ceux qui avaient été annoncés en août 1881 à l'Académie par M. Galtier.

M. Pasteur et ses habiles collaborateurs ont rencontré des cas de guérison spontanée de rage après que les premiers symptômes rabiques s'étaient développés, mais jamais après que les symptômes aigus se furent montrés. Ils ont rencontré aussi des cas de disparition des premiers symptômes avec reprise du mal, après un long intervalle de temps (deux mois); les symptômes aigus apparaissent et sont bientôt suivis de mort.

M. Pasteur cite un fait intéressant: sur trois chiens inoculés en 1881, dont deux avaient pris rapidement la rage et en étaient morts, le troisième, après avoir manifesté les premiers symptômes, s'est guéri. Ce dernier chien, inoculé de nouveau en 1882, à *deux reprises* par trépanation, n'a pu devenir enragé. Donc, la rage, bien qu'elle ait été bénigne dans ces symptômes n'a pas récidivé. Voilà un premier pas dans la voie de la découverte de la préservation de la rage.

Au laboratoire de l'Ecole normale, il existe en ce moment quatre chiens qui *ne peuvent prendre la rage*, quels que soient le mode d'inoculation employé et l'intensité de la virulence de la matière rabique. Parmi ses chiens se trouve celui dont il a été question précédemment et qui s'est guéri. Les trois autres chiens ont-ils été préservés aussi par une maladie bénigne qui aurait échappé à l'observation ou sont-ils naturellement réfractaires, si tant est qu'il existe de pareils chiens? C'est un point à élucider sur lequel reviendra prochainement M. Pasteur.

L'homme ne contractant la rage qu'à la suite d'une morsure par un animal enragé, il suffirait de trouver une méthode propre à s'opposer à la rage du chien pour préserver l'humanité du terrible fléau. Ce but est encore éloigné; mais on peut espérer avec M. Pasteur qu'en présence des faits qui précèdent les efforts de la science actuelle l'atteindront un jour.

A propos d'inondations:

—Les Parisiens, s'écrie un bon Provençal, font un tas d'embarras quand *leur* Seine monte; chez nous, c'est bien plus simple, le maire allume une botte de paille, tout le monde croit qu'il y a le feu, tous les habitants courent avec des seaux chercher de l'eau à la rivière et, *naturellement*, la rivière baisse!

LA PREUVE QU'ON EST BIEN ÉLEVÉ.

Une des phrases les plus employées à la police correctionnelle est celle-ci: "A preuve!" car il est à remarquer que les prévenus ont presque toujours une preuve de leur innocence; tous auraient "plus de quarante témoins" s'ils le voulaient, qui diraient "comme par lequel ça ne s'est pas passé comme ça"; mais, par exemple, ils n'en ont jamais cité un seul au jour de l'audience.

Certains prévenus, eux, font leur preuve par un fait aussi unique que contestable; ainsi Lefebvre, garçon boucher, dont la démonstration rappelle celle de cet empirique ambulant qui pour prouver qu'il avait guéri le roi de Maroc, montrait au public idolâtre la peau de ce potentat africain.

L'ex-patron de Lefebvre ne reconnaît qu'un mérite à celui ci, c'est d'assommer un bœuf d'un coup de poing, et ce seul point par lequel brille Lefebvre, en général, est justement celui dont son ancien patron se plaint en particulier; "à preuve" (pour employer la formule d'usage) que Lefebvre l'a appliqué sur la figure de la bouchère, et cela parce que celle-ci lui reprochait son manque d'usage et de politesse. C'est ainsi qu'il a protesté contre une accusation injuste, "à preuve, qu'il ne la méritait pas."

Le maître boucher reproche en outre au prévenu d'avoir abusé de sa confiance en détournant une somme de 10 francs.

Lefebvre nous apprend qu'il était cocher, et qu'il s'est mis garçon boucher parce qu'il avait du goût pour la profession; il est passé de l'écurie à l'étable, et a cessé d'assommer ses chevaux pour assommer les bœufs.

"C'est pas pour la chose du coup de poing, dit-il, que monsieur m'appréhende devant les cours et tribunaux; c'est pour les 10 francs, ce que je trouve généralement dégoûtant pour une pareille misère."

Le témoin—C'est pour le coup de poing dans le nez de mon épouse; sans ça, nous nous serions arrangés pour les 10 francs.

Lefebvre—Ne nous le faites donc pas au nez de votre épouse; avec ça que vous vous en privez, de lui en repasser, des ramplaus, à votre épouse, et des coups de pied.

Le témoin—Possible; on a le droit de battre sa femme, mais pas celles des autres.

M. le président—Pas plus l'une que l'autre. Pour quel usage avez-vous remis 10 francs au prévenu?

Le témoin—Pour aller faire un payement.

Lefebvre—Mon président, demandez lui quel payement, un peu voir

M. le président—Peu importe.

Le patron—Ça ne fait rien à la chose, du moment que vous avez bu les 10 francs en consommations.

Lefebvre—Ça fait beaucoup à l'égard de ce que vous êtes, vu que c'était pour aller payer une amende pour fausses balances, preuve que vous filoutez les pratiques.

Le patron—Je ne savais pas qu'elles étaient fausses, dont, messieurs, ce jeune homme est un serpent que j'ai réchauffé dans mon estomac. Je l'avais adopté comme mon propre enfant.

Lefebvre—Merci, pour avoir un propre père comme vous....

Le témoin—Qu'il était dans une débine imaginaire; il voulait apprendre mon état; alors voyant qu'il avait des dispositions, au bout de quinze jours je le fais écorcher, et je devais le faire tuer la semaine d'après, quand il y a eu la chose des 10 francs. Il revient donc très-tard et très-pochard, avec ma monnaie qui y avait presque toute passé. Voilà donc qu'à ce moment-là mon épouse lui adresse des admonitions; il lui répond un mot très-malpropre, que je me suis laissé dire que c'était celui du général Cambronne.

Lefebvre—C'est vrai, je l'ai dit, mais je ne le pensais pas.

Le patron—Donc voyant ça, c'est là-dessus que mon épouse lui a dit qu'il était un grossier et mal élevé, comme dans une écurie. "Ah! je suis mal élevé," qu'il dit; alors, pan! il lui lance un coup de poing dans le nez.

Lefebvre—Preuve qu'étant bien élevé, ça me molestait qu'on m'accuse du contraire; c'est comme pour les 10 francs, monsieur m'en devait 75.

Le patron—Preuve que c'est pour le coup de poing que je vous ai fait arrêter.

Lefebvre—Quelle confiance, peut-on avoir dans un homme condamné pour fausses balances? je le dis sans balancer.

Et le tribunal, sans plus balancer que le prévenu, l'a condamné à deux mois de prison et 25 francs d'amende.

LES EFFETS D'UNE GOUTTE D'EAU.

Excepté son inconduite, qu'il est, d'ailleurs, le premier à proclamer, Troupigny ne se connaît pas un défaut, et encore celui qu'il avoue est-il dû, suivant lui, au désordre de sa vie, à telles enseignes que sa tante lui a dit un jour: "Le désordre est la mère de l'inconduite." Il n'a pas tenu compte de cette vérité de fort calibre, et il s'aperçoit trop tard qu'il a eu tort.

Le voici en police correctionnelle pour coups à une marchande de vin et croc-en-jambe à un gendarme.

La marchande de vin s'avance à la barre, l'œil encadré d'un cercle jaune; elle croit devoir informer le Tribunal que ce cercle a d'abord été bleu, puis vert, nuances successives par lesquelles passe ce qu'on appelle vulgairement le poche-œil:

—M. Troupigny, dit-elle, était à boire au comptoir avec un autre monsieur; ils en étaient à leur sixième cinquième et ils en avaient leur claqué, comme vous pensez dont ça les avait mis en gaîté. Voilà que l'ami de M. Troupigny trempe ses doigts dans le seau et les lui secoue à la figure, histoire de rire. Là-dessus, M. Troupigny me regarde avec des yeux sortant de leur orbite, et il me dit: "Ah ça, est-ce que vous croyez qu'il n'y a pas déjà assez d'eau dans votre vin, que vous m'en jetez encore dans mon verre?" Je lui réponds que ce n'est pas moi; alors il jette son vin dans la rue, et il veut que je lui remplisse son verre gratis. Moi, naturellement, je refuse; voyant ça, il entre dans une colère épouvantable, il s'élance sur moi et me met l'œil comme vous voyez, seulement qu'il était bleu au commencement et vert trois jours après. Je crie, un gendarme passe, il entre dans la boutique, M. Troupigny lui passe la jambe et le jette les quatre fers en l'air, assis dans un baquet à rincer les bouteilles, même que M. Troupigny a tombé par dessus, vu que le gendarme le tenait rudement.

M. le président, au prévenu—Eh bien! qu'avez-vous à répondre?

Troupigny—Mon respectable président, je ne nie pas l'œil de madame, puisqu'elle l'a apporté comme pièce à conviction; mais tout ça vient simplement de mon inconduite, qui est la seule chose qu'on peut me reprocher. Pour ce qui est du reste, c'est connu que je suis un homme bon, le cœur sur la main, toujours le premier à régaler, et que sans l'inconduite, il n'y aurait pas mon pareil comme brave homme: tout le monde vous le dira.

M. le président—Eh bien, oui; c'est justement votre inconduite qui vous amène à commettre des actes comme ceux qui vous sont reprochés.

Troupigny—Et puis, ça n'est pas régalant qu'on vous jette de l'eau dans votre vin.

La marchande de vin—Oh! une goutte, et encore ça n'était pas moi, c'était son ami.

Troupigny—Ça, mon ami!.... C'est mon cordonnier.

La marchande de vin—Comme vous buviez ensemble....

Troupigny—Parce qu'il régalait et que je ne suis pas un fier

M. le président—Et les voies de fait sur la personne du gendarme?

Troupigny—Encore la faute de l'inconduite, vu que, de ma nature, j'estime la gendarmerie et même l'autorité; mais pensez, quand on a seize cinquièmes dans le ventre, l'inconduite arrive tout de suite; j'ai un grand nombre de remords de mon procédé à l'égard du gendarme; mais soyez sûr et certain que si j'avais de la conduite, j'en vaudrais un autre.

Le Tribunal n'a pas vu dans l'inconduite une cause atténuante, et il a condamné le prévenu à six semaines de prison.

Troupigny—Si ça pouvait donc me donner de la conduite!

LES DEUX COUSINES.

Un désaccord entre deux cousines (ce que M. Prudhomme appelait des dissensions intestinales) amène ces deux parentes devant la police correctionnelle. Elles sont mariées et assistées de leurs maris, qui n'ont pas l'air d'être cousins. L'une a donné un soufflet à l'autre, laquelle, à raison de ce fait, s'est portée partie civile avec l'autorisation de son mari.

M. le président—Combien demandez-vous de dommages-intérêts?

Le mari—Cent écus.

Une voix—De rente, le sucre et le savon.

M. le président—Qui est-ce qui se permet de troubler l'audience?

La prévenue—Monsieur, c'est mon mari.

M. le président—Nous l'engageons à se taire, sinon nous le ferons sortir.

Le mari de la plaignante—Bravo!

M. le président—Veuillez également vous taire; vous n'avez à donner ici ni approbation ni improbation.

Le cousin du mari—Bravo! (Rires)

M. le président—Faites sortir cet homme!

Le mari de la plaignante—C'est bien fait. (Nouveaux rires.)

M. le président—Faites sortir également celui-ci.

On expulse les deux cousins, mais il reste les deux cousines.

La prévenue—Monsieur, c'est madame qui a commencé; vous n'avez pas l'idée de la méchanceté de cette femme-là.

M. le président—Vous vous expliquerez tout à l'heure.

La prévenue—En allant chercher du pain, je la....

M. le président—Voulez-vous vous taire!

Un témoin s'avance; il parle du nez; c'est, du reste, la seule chose dont il parle, car il ne sait rien.

M. le président—Connaissez-vous ces deux femmes?

Le témoin—Ah! oui.

M. le président—Connaissez-vous leur caractère?

Le témoin—Peuh! vous savez.... les femmes, on ne connaît jamais bien leur caractère, à moins d'être leur mari.... et encore!.... Ainsi j'ai la mienne; il y a dix-huit ans que nous sommes mariés. Eh bien, je....

M. le président—Allez vous asseoir.

Un autre témoin s'avance et prête serment.

M. le président—Que savez-vous?

Le témoin—Voilà: Madame a donné une gifle à madame, du reste, je n'y étais pas.

M. le président—Eh bien, comment savez vous cela, si vous n'étiez pas là?

Le témoin—Je le sais de réputation.

M. le président—Qu'est-ce que cela veut dire?

Le témoin—Je tiens la gifle d'un quelqu'un qui le savait.

Le témoin qui le sait s'approche à son tour et dit:—Voilà la chose: Madame, celle qui est l'accusée ici présente, son mari y avait acheté une broche en améthyste (probablement améthyste); pour lors, celle là, qui est jalouse comme un blaireau.... (Rires dans l'auditoire)

M. le président—Voyons, tout cela est inutile; avez vous vu donner le soufflet?

Le témoin—Non; oh! je ne l'ai pas vu du tout.

M. le président—Alors, allez vous asseoir.

Le témoin se retire, puis revient:—Pardon, je ne l'ai pas vu par la chose que je suis très-myope, mais je l'ai entendu et ferme, vu que j'étais là et que je sais que madame, qui l'a reçu, en a saigné comme un blaireau.

M. le président (à la plaignante)—Expliquez-vous sur les 300 francs de dommages-intérêts.

La plaignante—Mon mari aurait expliqué ça, mais on l'a mis à la porte.

Le mari (au fond)—Je suis rentré, si M. le président veut me....

M. le président—Taisez-vous. (A la plaignante). Quel préjudice avez vous éprouvé?

La plaignante—Oh! ça n'est pas pour la chose du tort, seulement....

M. le président (à la prévenue)—Expliquez-vous.

La prévenue—C'est des faux témoins.

M. le président—Comment, des faux témoins!.... Ils n'ont rien vu.

La prévenue—Si! c'était pas des faux témoins, ils diraient comme par lequel c'est en allant chercher un pain de trois livres que madame m'a attrapée sur le trottoir et m'a dit: "Y a longtemps que je veux te régler ta petite affaire." Là-dessus, elle s'élance sur moi. Pour lors, que je l'ai repoussée d'une bourrade et qu'elle a tombé par terre, dont elle a saigné.

Le témoin si dessus, de sa place: Comme un blaireau!

Le tribunal condamne la prévenue à 20 francs d'amende et 25 francs de dommages-intérêts.

—Deux publications périodiques ont été créées pour la publication des renseignements commerciaux recueillis à l'étranger par les agents français: les *Annales du Commerce extérieur*, fondées en 1883, et qui ont une subvention annuelle de 30,000 fr., et le *Bulletin Consulaire*, fondé en 1876, avec une subvention annuelle de 15,000 fr. Ces deux organes, paraissant à de longs intervalles et ne donnant, par conséquent, que des renseignements vieillis, ne rendent pas, au commerce, tous les services qu'il en pourrait attendre. Sur la proposition de M. Harmand, ancien secrétaire d'ambassade, la Chambre de commerce de Paris et la Société de Géographie commerciale ont demandé au ministère des affaires étrangères de les fondre en un seul journal, qui paraîtrait une fois par semaine.

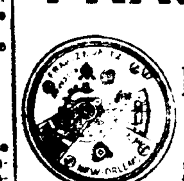
M. Duclerc a répondu que la première de ces propositions était du domaine du Parlement; et que la seconde, intéressant seulement l'industrie privée, devrait être établie exclusivement par elle.

Une facilité nouvelle est accordée aux envois d'argent, en Angleterre, par la poste.

La France et l'Angleterre viennent de conclure une convention aux termes de laquelle les envois d'argent par mandats de poste sont fixés à 10 centimes par 10 fr. ou fractions de 10 fr.

Le maximum de chaque mandat est fixé à 10 livres sterling: en français, 250 francs.

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE ET LA NOUVELLE-ORLEANS.
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:
Dupuy de Lôme....3,578 Tx. | Rouen....3,578 Tx
Paris....3,578 Tx. | Bordeaux....3,578 Tx
Hâvre....3,578 Tx. | Marseille....3,578 Tx
Nantes....3,578 Tx.
ROUEN, entre le 15 et le 20 décembre.
CAVALIER, partira pour le Hâvre vers le 15 décembre, et sera suivi par le
Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $68.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Hâvre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc. et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
13 avril. FORSTALL, CLAYTON & CO, 179 rue Commune.

FRANTZ & OPITZ,
Coin des rues Royale et Bienville,
Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.

Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaquée, des Cannes pour les dames, etc., etc.
Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie.
Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.
N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés, ni d'articles de qualité inférieure.
Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—6m

PHARMACIE DUCONGE.
30.........RUE DE CHARTRES.........30
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHÉ,
SUCCESSEUR.
LES personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de MÉDICAMENTS PATENTÉS FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne.
La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité.
Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge.
...ence pour la vente du Willer's Dysentery Remedy.
1er sept 82—1an

SIROP & VIN DE DUSART
au Lacto-Phosphate de Chaux
Les lacto-phosphates de chaux conviennent particulièrement:
aux Enfants pâles, aux Rachitiques,
aux jeunes Filles qui se développent,
aux Femmes délicates,
aux Nourrices pour favoriser l'abondance et la richesse du lait,
dans les diarrhées vertes des jeunes Enfants,
aux Convalescents,
aux Vieillards affaiblis,
dans les Maladies de Poitrine,
dans les Digestions laborieuses,
dans l'Inappétence,
dans toutes les maladies qui se traduisent par l'Amaigrissement et la Perte des Forces,
dans les Fractures, pour la reconstitution des os,
dans la Cicatrisation des Plaies.
Dépôt dans tous Droguistes & Pharmaciens

Migraines.—Maux de Tête
GUARANA
de GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris
Un seul paquet de cette poudre végétale et naturelle délayée dans un peu d'eau sucrée, suffit pour faire disparaître les maux de tête, migraines ou névralgies les plus violents. Son action tonique lui donne une efficacité incontestable contre les coliques.
Dépôt: 8, Rue Vivienne, à Paris
et dans toutes les pharmacies

CADEAUX UTILES.
Belles Jumelles d'Opéra et de Marine.
LUNETTES ET PINCE-NEZ EN OR.
Beaux Instruments pour Dessein.
Un vaste assortiment où le public pourra faire un choix chez
E. CLAUDEL
Opticien,
96 rue du Canal, près Camp.
30 jv—1m

Dentistes
C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
[illegible]
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

G. P. MALONEY, D. D. S.,
DENTISTE.
BUREAU ET RESIDENCE,
150.......RUE DU CANAL.......150
près Baronne.
Dentiste du couvent des dames Ursulines.
Travaux dentaires de tous genres à des prix raisonnables.
Extraction de dents sans douleur.
Marchand de tous articles de dentiste aux prix de fabrique. 25 août—

JOSEPH BAUER,
DENTISTE,
190 - - - Esplanade - - - 190
Près Remparts.
21 mai—1an D Ma J

MEDECINS.
Le Dr FOURGUETTE,
Médecin Chirurgien et Accoucheur de la Faculté de Médecine de Paris.
Résidence et office, 252 rue Royale Entre St. Philippe et Ursulines.
Consultations de 8 heures à 10 heures du matin, et 2 heures et 4 heures l'après-midi.
24déc—1m—D Mar Jeu

Dr A. W. de Roaldès,
Résidence: 415 rue Decatur.
Près des Champs-Elysées.
Office: Coin Baronne et Commune, au-dessus de la "Maison du Gaz." Elevateur: rue Commune.
Consultation: de 1 à 3 P. M.
2 août 5m...J.D.M

INSTITUTIONS.
COLLEGE ST. ISIDORE,
—Dirigé par—
LES PÈRES DE STE. CROIX,
Coin Peters et Roynès, 3e dist.
Termes: par mois $16.
S'adresser au
Rév. Père J. SCHERER, C. S. C.
24déc—1m—Dim Mar J Supérieur.

INSTITUTION CURTO.
Pensionnat et Externat.
Coin St Philippe et Prieur.
LES cours de Français et d'Anglais comprennent toutes les branches d'enseignement et sont confiés à des professeurs expérimentés.
Une classe de solfège et de chant, sous la direction de monsieur Curto, et une classe de travaux à l'aiguille et travaux d'agrément tels que fleurs en laine, en papier, en cire sont offertes aux élèves sans prix extra.
Un cours d'Espagnol et d'Allemand a lieu à l'Institut. 17 oct—

Columbian Institute,
198 RUE ESPLANADE.
ECOLE de jour et Pensionnat pour jeunes filles; kindergarten pour petits enfants, garçons et filles. La réouverture de la session a eu lieu le LUNDI, 4 septembre 1882.
MLLE M. FITZGERALD, Directrice.
13sept—6m

ANT. CARRIÈRE. CHAS. J. CARRIÈRE.
A. Carrière & Sons
Négociants-Commissionnaires,
No. 34 RUE CARONDELET.
Avances libérales sur consignations à nos amis Londres, Liverpool, le Havre et Bordeaux

Brasseries.
Marais Street Steam Brewery
H. F. STURCKEN,
30, 32, 34 et 36 RUE MARAIS,
Entre Conti et St.-Louis.
1er fév—82.1 an.DMJ

PELICAN STEAM BREWERY
EUGENE ERATH,
332.....RUE VILLERE.....332
Entre Esplanade et Champs-Elysées
1 Fév—82. 1an.DMem

Aux Malades.
GIOVANNINA D'AMICO,
TRES renommée Somnambule clairvoyante, annonce au public qu'avec son don elle donne tous les jours de 9 à 4 heures des consultations magnétiques pour toutes maladies et affaires particulières, No 123, rue Royale, au rez-de-chaussée, entre St. Louis et Toulouse. Elle peut également être consultée par correspondance.
Elle donne aussi des leçons de magnétisme aux dames et aux messieurs en leur assurant qu'en très peu de temps ils apprendront à magnétiser, soulager la migraine et faire les expériences les plus difficiles.
10 déc—1 mois.D Ma J

Mme MONOMO, sage-femme, ... pour dames, 140 St Louis et 101 Bourgogne se recommande pour toutes les maladies des femmes et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes les maladies, telles que douleur à la matrice, dentition difficile chez les enfants, les vers chez les femmes et les enfants, les plaies aux jambes. Chambres pour les dames sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec les temps. Visible à toute heure. Exerçant au pays depuis 25 ans, elle se recommande au public. 18 déc—1 an

BODLEY BROTHERS
ONT l'assortiment le plus complet de wagons à chevaux, charrettes à chevaux à 2 et 4 mules, charrettes à bœufs, do. pour logs, wagons à coton, charrettes à bagasse, charrettes pour fermes, charrettes à riz, petites charrettes de toutes dimensions, rais, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux d'acier, nos moyeux forgés à froid et nos ferrures extra destinées à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres usines, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nos quantités sont tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
Dépôt 61 rue Carondelet

FEUILLETON.

No 13 Commencé le 24 décembre.

LES Mères Ennemies

—PAR—

CATULLE MENDÈS.

Suite

—Tu es tel que je t'ai voulu. Maintenant, prends le flambeau, et entre seul. C'est la coutume des chevaliers polonais de faire leur veillée d'armes auprès des os de nos ancêtres. Va, tu seras le bienvenu parmi les cendres des races, et les statues des tombeaux, souriant de te voir, te donneront de bons conseils.

Elle le baisa sur le front longuement, remonta les marches dans l'ombre tournoyante et disparut.

Il était seul, il poussa la porte de pierre; il pénétrait sans crainte dans l'horreur du sépulcre.

Une lourde palpitation d'ailes faillit éteindre les chandelles du chandelier, s'enfuit, s'acharna désespérément, là-bas, contre les pierres noires, s'abattit dans l'ombre, et le jeune castellan vit luire au pied de la paroi deux yeux jaunes, fixes.

Une effraie hantait le caveau, y pénétrant sans doute par quelque fente de muraille.

Etienne éleva la clarté obscurcie d'un fourmillement blanchâtre de phalènes.

Plein de vénération, mais sans terreur à cause de son innocence, il considéra l'obscure salle funéraire, longue, étroite, aux vieilles parois noires, dépourvue de plâtre. Rangés d'un seul côté de l'enceinte crypte, il compta beaucoup de sépulcres blancs surmontés de figures; c'étaient comme de grands lits adossés à un mur, où rêveraient d'immuables dormeurs.

Au milieu de la salle une croix de bois se dressait, plantée dans un piédestal de terre solidifiée de chaux; le bois, dans l'humidité de l'ombre, ayant gauchi, faibli, les deux bras du gibet sacré s'inclinaient vers les tombes comme pour les bénir.

Etienne Boleski, recueilli au milieu des ruines fières des castellans, se signa devant la croix et salua les sépultures.

Il marcha vers le premier tombeau.

Là, sur le matelas dur, était couché, les bras en croix, un grand vieillard de pierre, Jagiel, le premier des Jagellons, qui fut grand-duc de Lithuanie, roi de Pologne et castellan de Mikalina. Il aurait pu être enseveli dans la basilique de sa capitale; mais il préféra dormir dans le souterrain du château où il avait longtemps habité. Tous ceux qui, dans l'avenir, possédèrent, par hérédité, par don ou par alliance, sa castellanie favorite, tinrent à honneur d'y reposer à côté du Jagellon; et l'on disait: "Les castellans de Mikalina choisissent leurs fiancées dans tous les palatinats, épousent la gloire sur tous les champs de bataille; mais c'est chez eux qu'ils couchent avec la mort."

Etienne Boleski courba le genou devant l'ancêtre roi.

—Sire, dit-il, un jour, vieux de quatre-vingts années, tu offris de remettre ta couronne à Witolde, ton ennemi, que tu en jugeais plus digne. Père, si quelque jour, je revenais d'un combat sans que mon sabre fût rouge, je le jetterais à l'un de mes compagnons, et désormais je filerais au rouet.

La seconde statue était celle d'un évêque en prière; il allait au combat contre les Turcs et les Kosaks, en robe, violette, sur une mule blanche que le saint-père avait bénite; il ne frappait que de la crosse les ennemis de sa patrie et de son Dieu; mais leur chair saignait sous les coups, parce qu'un sabre invisible était emmanché dans le bâton pastoral.

—Prêtre, dit Etienne, tu fus l'archange qui chassa l'étranger de l'Eden de Pologne. Donne-moi d'être terrible et pur comme tu l'as été!

Sur le tombeau voisin dormait un guerrier tout en armes; à cause de la lèvre difforme, Etienne reconnut Michel Rewienski, surnommé Bouche-de-Travers, qui combattit les chevaliers teutoniques sous Wladislas sixième; une fois il avait vu un traître recevoir de l'argent, et le pli du dégoût s'était éternisé sur son visage.

—N'est-ce pas, seigneur, dit Etienne Boleski, que Jésus n'a pas pardonné à Judas?

En relevant la tête, Etienne Boleski remarqua avec étonnement, au-dessus de l'image de pierre, une image peinte, qui était suspendue au mur. Mais il se souvint d'une coutume établie à Mikalina depuis beaucoup de siècles: le jour même où un nouveau castellan prenait possession du domaine, on commençait d'ériger, dans le caveau, le sépulcre qui devait le recevoir un jour; puis, au-dessus du granit creusé, vide encore, on accrochait le portrait du seigneur, en très riche costume, avec la ceinture de parade aux franges d'or. Ainsi, pendant que le castellan, riche, vainqueur, prospère, bataillait ou festoyait, sa tombe l'attendait grande ouverte, et, constamment, de l'aube au soir, du soir à l'aube, il contemplait, par les yeux de son image glorieuse, la place où dormirait son néant.

Etienne Boleski salua, l'un après l'autre, les monuments où reposaient, les yeux ouverts, dans l'immobile songerie de la pierre, Alexandre Vauda, gentilhomme terrestre, qui ne fit jamais cultiver ses champs, de crainte que les Moskovites envahisseurs ne mangeassent sur son domaine du froment polonais; Sigismond et Sigismonde, l'époux et l'épouse, qui combattaient ensemble, sous deux armures pareilles, comme deux frères d'armes; Hermann Korybut, appelé Korybut aux jambes faibles, — bien qu'il eût les jambes aussi robustes que ses bras,—parce qu'il s'agenouillait souvent dans les églises, et resta toujours assis en présence de Henri de Valois, qui ne fut pas un bon prince polonais; Thaddéus Rewienski, non pas guerrier, mais bon légiste, et si obstiné défenseur des lois de la République qu'une fois il soutint quatorze heures durant, *non sunt rationibus*, devant le roi Etienne Bathori, que la couronne de Pologne ne devait pas être héréditaire, de sorte que le roi, goûtant peu cet avis et médiocrement patient de sa nature, trépassa dans un accès de colère; beaucoup de nobles hommes encore, woïewodes, hetmans ou palatins, depuis Boleslas, qui bataillà sous les murs de Vienne avec Jean Sobieski, jusqu'à Soplica, digne d'estime par ses vertus et sa modération dans les diètes, bien qu'il fût grand buveur et dégaînât facilement après boire; étant très subtil, lui seul remarqua, le jour où, dans l'église de Saint-Jean, les gentilshommes abusés pleuraient des larmes de joie et sanglotaient de satisfaction en voyant Stanislas-Auguste prêter serment à la Convention polonaise entre les mains du primat, lui seul remarqua que le traître Poniatowsky profitait de cette généreuse émotion pour ne pas énumérer les peines auxquelles tout roi nouveau, en jurant les lois, doit se vouer lui-même pour le cas de parjure.

Puis, le visiteur des morts illustres s'agenouilla devant le monument où reposait Michel Rewienski, son aïeul vénérable, celui qui reçut un soir, dans sa maison de chasse, le vainqueur de Czentochowa, Pulawski à la poitrine de lion.

Enfin, il s'accouda sur le bord du dernier sépulcre. Celui-ci était vide, et le couvercle de pierre n'en était pas retombé. Etienne dit dans son âme:

—On me couchera dans ce tombeau après les funèbres prières, puisque le castellan, mon père, pour qui on l'éleva, s'est rendu indigne d'y dormir. Puissé-je, à l'heure marquée par Dieu, y reposer en paix, la poitrine longtemps roide de quelque blessure acceptée un beau soir de victoire,—quand plus un Russe, quand plus un traître ne souillera la sainte terre polonaise, après ma patrie reconquise et ma mère vengée!

Il dressait son jeune front, levait le chandelier dans l'ombre.

Alors il vit le portrait de son père, tout vivant du reflet des chandelles,—de son père, visage oublié, et il recula en jetant dans un cri ce nom.

—Michel Sawa!

Ses mains frissonnantes avaient lâché le flambeau; sur le sol mouillé, les chandelles, en roulant, s'éteignirent; le portrait s'évanouit.

A tâtons, de tombe en tombe, Etienne gagna la porte en pierre que sanctifiait la figure d'une croix.

Il monta l'escalier, tira le battant de bronze, se retrouva dans la chapelle.

La lumière des étoiles, tamisée par les vitraux, éclairait doucement la pâle forme inclinée d'Elisabeth Boleska, en prière devant l'autel.

—Ma mère, cria-t-il, ce portrait, au-dessus du sépulcre vide, ce portrait, ce n'est pas celui de mon père, n'est-ce pas?

—C'est le portrait d'André Boleski, dit-elle.

Alors, il tomba à genoux, défaillit, la poitrine en avant, et il gémissait avec des paroles confuses, se frappant le front contre les dalles.

VII

Elle entendit ce nom: "Michel Sawa"; elle se souvint d'une histoire qu'Etienne lui avait racontée; elle devina, elle comprit, elle dit, droite et grande:

—Par les sept douleurs de la très sainte Vierge! mon fils s'attendrit sur le sort d'un traître.

—Hélas! il m'aime.

—Je l'aimais!

—Il fut blessé pour moi.

—Tout mon cœur saigne encore!

—Il m'a sauvé la vie.

—Je ne t'ai donc pas enfanté?

—Il parlait de la Pologne, en pleurant.

—Ce Russe!

Elle ajouta:

—Donc, tu hésites?

Il ne répondit pas d'abord. Il pensait, il priait. Il se redressa péniblement, la face rouge et luisante de sueur, comme un homme qui soulève un très lourd fardeau.

—Madame ma mère, dit-il, un gentilhomme polonais ne prend garde ni à sa vie, ni à ses biens, ni à ses amitiés, il tire son sabre et il dit à son devoir: "Ordonne!" Ma patrie est opprimée, ma maison a été souillée; pour l'une et l'autre, je vaincrai ou je mourrai. Mais que Dieu, le jour du combat, pousse ou détourne mon sabre!

Elle étendait les mains pour le bénir; un cri faible, venu du dehors à travers les vitraux, appela:

—Etienne!

—Mon nom! dit le jeune castellan avec un sursaut.

—Etienne! répétait la plainte, plus lointaine, mêlée à des bruits de roues.

Il reconnut la voix d'Hélyonne, oui, d'Hélyonne, certainement.

Il bondit hors de la chapelle. Deux domestiques traversaient la cour.

—Le pont! baissez le pont!

La voix, plus éteinte, suppliait encore:

—Etienne! à l'aide! Etienne!

Il cria:

—Mon cheval!

Il n'attendit pas qu'on eût sanglé ni harnaché la bête, lui sauta sur les reins, piqua des deux, les poings dans la crinière, franchit l'extrémité descendante du pont, se trouva sur le chemin, d'un seul regard parcourut toute la plaine et s'élança furieusement dans la direction de Praszni, parce qu'il avait vu, là bas, sous le jour des étoiles, dans une rapide voiture, une forme levée vers le château de Mikalina avec des bras tendus, qui appellent!

Penché sur le cou du cheval, il lui arrachait les crins, et des pleurs de rage brûlaient le bord de ses paupières.

On enlevait sa fiancée, son ange très adorable! Par les blessures du Christ, était-ce possible, cela? C'était vrai. Mais pourquoi? et qui donc? Il distingua, sur le siège de la briska, deux hommes; un autre homme, dans la voiture, maintenait Hélyonne. Trois lâches! Il suffirait, lui seul, contre les trois.

Oh! il les atteindrait! Les hommes sur le siège, s'étant aperçus qu'ils étaient poursuivis, avaient beau fouetter leurs chevaux: une bonne cavale, entre deux genoux robustes, rejoint et dépasse le plus ardent attelage. Dans le vent qui lui rebroussait les cheveux, dans un éparpillement de cailloux et de poussière, il se précipitait, l'œil écarquillé et l'oreille tendue.

Déjà il voyait mieux Hélyonne debout, se débattant; il entendait le bruit des roues plus proches; il gagnait du terrain.

A ce moment, un bruit sec secoua l'air et sauta d'échos en échos: une balle avait traversé la chapelle du jeune castellan.

Mais Hélyonne gémissait:

—Etienne!

Il s'élança plus éperdûment en criant: "Me voici!"

VIII

Les arbres aux grands branchages, qui ont l'air de faire des gestes dans la nuit, cernaient l'étroite gazonnière pâlie de rayons d'étoiles. Des sons assourdis, grossissants, diminués, grognements de fauves, peut être lointains, gazouillis de nids, tout proches, et des glissements aussi, sourdaient de toutes parts comme pour s'évanouir dans cet espace ouvert, et l'épaississement des intenses feuillages où grondait, murmurait, sifflait, battait de l'aile, l'immense vie diffuse de la forêt, semblait vouloir resserrer la clairière entre de continuelles approches de ténèbres s'accumulant sous la poussée des profondeurs.

Non loin de son cheval qui paissait l'herbe, et parfois hennissait d'épouvante, le serf, lié au hêtre depuis douze heures, rechigné, hargneux, grondait de ne pouvoir mordre, comme un dogue bourru à l'attache.

Une tête sortit d'entre les branches.

—Es-tu là, toujours?

L'autre dit:

—Qui es-tu?

—Hassan.

—Détache-moi!

—Je suis venu pour te délivrer, dit le Tartare. Les seigneurs ont longtemps parlé, puis ils sont allés boire dans le château de M. l'échanson. Je me suis échappé. Ecoute. Je n'ai pas compris tout ce que tu leur as dit; mais j'ai entendu que tu parlais des hommes égaux. Tu avais raison. Quiconque sait monter un cheval nu, à la crinière rase, fendre un kosak d'un seul coup de sabre du crâne à l'entre-cuisse, et boire un seau de lait fermenté sans reprendre haleine, est un homme qui n'a pas de maître. Le steppe est assez grand pour que tous les vents y soufflent, et le vent du sud n'est pas le seigneur du vent septentrional. C'est pourquoi je suis revenu. Tu es libre. Voici ton cheval. Fuis.

Le serf, dégagé des liens, étendit ses bras longuement.

Il cria:

—Tu te détireras ainsi, antique servitude, après les tyrans égorgés!

Puis il sauta sur son robuste bidet, en disant:

—Merci, Hassan! adieu.

—Où vas-tu? demanda le Tartare.

—A Varsovie!

—Chez le roi Stanislas?

—Chez le roi.

—Pourquoi? Que lui diras-tu?

—Je lui dirai: "Voulez vous être le chef de quatre millions d'hommes libres, au lieu d'être le valet de quelques grands seigneurs? Délivrez les esclaves, ils vous livreront les maîtres."

—Tu veux que la Pologne se soumette?

—Pour que ses meilleurs fils se redressent.

—Le roi Stanislas, c'est Catherine, c'est la Russie!

—Qu'importe de quel côté souffle le vent de la liberté!

—Comme Stanislas tu seras un traître!

—Jésus-Christ, peut-être, avait humilié Judas!

Il frappa des deux talons le ventre de son cheval, s'enfonça dans un sentier, disparut parmi la nuit.

Il atteignit la route sur la lisière du bois; sa lourde monture galopait ventre à terre.

Il vit venir de son côté, très rapidement, une voiture de voyage, où un homme retenait entre ses bras une femme éperdue.

Instinctivement, il allait s'arrêter, crier: "Qui va là?" demander à cet homme ce que c'était que cette femme.

Mais il reconnut Ivan Boleski.

—Va, passe, dit-il. Une Polonaise noble violée par un Russe! J'accepte ce bon augure de vengeance prochaine.

Il suivit son chemin. La cavale blanche d'Etienne Boleski arrivait, plus blanche d'écume; elle n'eût pas tardé à joindre la fuite des ravisseurs.

Mais le serf reconnut le castellan.

—Halte! dit-il en barrant la route.

—Retirez-vous!

—Non.

—Je veux ramener cette femme qu'on emporte!

—Oui, ta fiancée, Hélyonne Kilinska, enlevée par Ivan Boleski, ton frère.

—Maudit sois-tu! Fais-moi place!

—Tu ne passeras pas!

Etienne Boleski tire son sabre; l'autre ne dégaîna pas; mais, prenant un pistolet sous sa pelisse, il fit feu à bout portant.

La cavale, qui s'était cabrée, reçut la balle dans le poitrail et s'abattit sur son cavalier renversé.

Alors, le serf lança son bidet en avant, le long de la route qui, après avoir passé devant Mikalina, allait dans la route de Varsovie, — de Varsovie, où, depuis vingt-six ans, régnait Stanislas-Auguste, roi élu par fraude, traître à son peuple, traître à son Dieu, et auquel, pour le jour de son couronnement, on avait pu envoyer de Russie une couronne qui lui alla fort bien, parce qu'il avait laissé la mesure de sa tête sur l'oreiller de Catherine.

(*A continuer.*)

M. Victor Schœlcher cite, dans le *Rappel*, plusieurs faits qui démontrent qu'au Sénégal, la puissance libératrice du sol français, est encore devenue une vaine formule. Pas plus aujourd'hui qu'autrefois, les malheureux esclaves fugitifs ne trouvent sur le territoire français la liberté que ce territoire leur donne cependant, par le fait même qu'ils l'ont touché; ils sont remis impitoyablement à leurs maîtres, au mépris des ordres de l'amiral Cloué. Si ces faits ne sont plus accomplis par l'administration locale même, elle ne se croit pas obligée de les réprimer. A sa parfaite connaissance, un chef de village, nommé Makane, se fait impunément l'agent de possesseurs d'esclaves dans la commune de Saint-Louis!

Un Parisien se fait montrer, hier, un appartement qui est à louer.

— Quel est le prix? demande-t-il au concierge.

— Six mille francs.

— Six mille francs! Un cinquième?

— Mais fraîchement décoré et orné de glaces.

— *Fraîchement*.... et orné de *glace*? s'écrie le Parisien en frissonnant.... Je reviendrai au mois de juillet!